

la trouve abandonnée aux spéculations des psychologues, s'en empare en la rattachant à la physiologie et lie intimement la pensée à l'irritation du cerveau. Il s'attaque hardiment à l'entité non nerveuse immatérielle et ne voit qu'une nouvelle ontologie à combattre. Écoutez-le lui-même exposer ses idées : « Après avoir induit, dit-il, des fonctions du système nerveux mal observées l'existence d'un principe étranger au système nerveux, les physiologistes confient à ce principe tout ce que leur ignorance des faits qui composent l'histoire de l'homme ne leur permet pas d'expliquer. La pensée ayant été abstraite du système nerveux, ils la font agir comme un être; ils lui confient la certitude, la preuve, la réalité. Puis ils lui superposent une autre entité, qu'ils désignent par un autre nom, dont cette pensée n'est plus alors que le témoignage ou l'expression... La perception est le phénomène unique de l'intelligence; elle se passe dans le cerveau; elle est l'excitation de sa substance, et non l'effet de cette excitation, et l'idée ne saurait être autre chose. » Quant à la liberté, au libre arbitre, cet éternel sujet de discussions entre les métaphysiciens et les moralistes, Broussais tranche facilement la question. « Si nous flottons incertains, dit-il, entre plusieurs motifs d'action, c'est que notre cerveau éprouve en même temps plusieurs stimulations, et la plus forte l'emporte sur les autres. Deux ordres d'excitations provoquent les fonctions du cerveau : les unes proviennent des sens externes, les autres des viscères intérieurs. Les actes de l'intelligence et de l'instinct se manifestent dans une certaine mesure de cette excitation; mais si celle-ci est portée au delà de l'état normal, il y a dépravation, perte de la raison, abus de l'instinct. Les causes les plus fréquentes de cette excitation mentale sont l'irritation des organes génitaux et l'inflammation des viscères. C'est là surtout la source des actes instinctifs. »

Malgré la hardiesse de ses opinions et la révolution qu'opéra sa doctrine, Broussais fut nommé commandeur de la Légion d'honneur et professeur à la Faculté, où l'on fonda pour lui une chaire de pathologie générale. Il avait combattu la phrénologie en 1822, reprochant à Gall d'établir dans l'encéphale une république ontologique, sans observer que, pour chaque phénomène intellectuel, il faut le concours de tout l'appareil encéphalique. Malgré ce premier pas, et après avoir exagéré les doctrines de Locke, de Condillac et de Cabanis, il adopta le système de Gall, le développa dans un cours public et en arriva au point de lancer en pleine Académie : « Oui, messieurs, l'impulsion vers l'idéalité, vers la vénération, vers l'espérance, tout cela existe chez les animaux ! »

En 1836, Broussais fut nommé membre de l'Académie des sciences morales et politiques; mais, malgré la vigueur de son esprit, son corps était miné sourdement par une affection chronique. Il n'en continuait pas moins ses travaux avec cette ardeur infatigable qu'il déploya toute sa vie. Cependant le terme fatal approchait. Le 17 novembre 1838, il était à Vitry, près de Paris, lorsqu'on entendit un grand cri sortir de sa chambre. Quelques moments après, il était mort. On crut d'abord à un empoisonnement; mais l'autopsie prouva le contraire; on trouva toute l'extrémité de l'intestin squirreuse. Ses cendres furent plus tard transportées au Val-de-Grâce, où l'on voit aujourd'hui une statue de Broussais posant dédaigneusement son pied droit sur une pile de livres antérieurs sans doute à sa doctrine. Il est bien à craindre que cette injure faite aux anciennes croyances médicales ne soit vengée par la postérité.

Broussais était beau de figure; ses traits avaient de la noblesse; et, en dehors de toute polémique, dans la vie privée, il était doux et bienveillant; son sourire était plein de charme. Le plus bel éloge que l'on puisse faire de lui, c'est qu'il mourut pauvre et qu'il ne cultivait la science que pour la science elle-même.

Nous terminons cette biographie en mettant sous les yeux du lecteur les jugements portés sur Broussais par quelques-uns de ses contemporains.

MIGNET (*Étude sur Broussais lue à l'Académie des sciences morales et politiques le 27 juin 1840*) : « L'esprit de Broussais, qui était vif, pénétrant, ferme, créateur, n'avait pas des procédés assez rigoureux; il ne se posait pas toujours tous les problèmes, et il se contentait souvent de solutions imparfaites, parce qu'il observait bien et qu'il concluait trop. Chercher et croire, affirmer et combattre, tels étaient ses besoins; il ne savait ni douter ni hésiter. De là venait à la fois ses imperfections, son talent, sa puissance, ses succès; il y puisait un style aux allures assurées et libres, coloré, abondant, inégal, énergique; il y trouvait l'inspiration de ces livres qui intéressaient non-seulement par l'exposition de ses idées, mais par l'émotion de ses sentiments; car il y mettait à la fois ses systèmes et sa personne. Broussais a eu un génie inventif; il appartenait à cette génération vigoureuse et créatrice qui s'occupait un peu moins que la nôtre de ce qu'on avait pensé dans les siècles précédents, et qui découvrait un peu plus. Aussi, le nom de Broussais demeura inscrit à côté des grands noms de la science qu'il a cultivée, honorée et perfectionnée. »

GOURAUD (*Article publié dans la Revue des*

Deux-Mondes du 1^{er} mai 1839) : « On a souvent comparé Brown et Broussais. Il y a en effet entre ces deux hommes plusieurs rapports assez frappants, bien que chacun d'eux ait son genre de supériorité, qui n'est pas celui de l'autre. Tous deux se sont élevés avec la même colère contre tout le passé de la science et ont eu pour les anciens le même mépris. — Tous deux ont eu le don de transporter et d'enthousiasmer leur auditoire par la critique la plus amère, la plus mordante, la plus railleuse, la plus originale de leurs adversaires, et si Broussais lança tant de traits contre Pinel, qui avait été son maître, Brown n'en fit pas moins contre son ancien maître Cullen. — Tous deux, bien entendu (puisque tous deux étaient des réformateurs systématiques), eurent une grande puissance de généralisation et de systématisation, et ne pouvaient prendre la parole ou la plume sans embrasser la médecine tout entière, sans que les questions qu'ils agitaient fussent ou devinssent des questions capitales, des questions mères : de là encore l'attrait qui s'attachait à eux, car toujours les hommes s'attacheront de préférence à ceux qui débattront devant eux des questions importantes et vitales. — Tous deux avaient pour principal élément de leur talent le désir ardent et la faculté d'éclaircir les questions de médecine par le raisonnement et la logique, et tous deux en effet étaient partis d'études littéraires très-bien faites... — Tous deux, fondant la médecine pratique sur l'état d'excitation ou d'irritation de la fibre organique, réduisirent par là la médecine à une très-grande simplicité. Selon Brown, en arrivant près d'un malade, il n'y a que trois choses à déterminer : 1^o si la maladie est générale ou locale; 2^o si elle est sténique ou asthénique; 3^o quelle en est la mesure, la quantité. Mais il a établi d'ailleurs qu'à peu près constamment elle est asthénique; ainsi, il n'y a qu'à savoir quelle dose de toniques le malade peut supporter. Broussais a encore simplifié davantage, mais dans le sens contraire; selon lui, il y a à déterminer : 1^o quel est l'organe malade; 2^o quelle est la nature du mal; mais elle est à peu près constamment inflammatoire; 3^o quelle en est la mesure, c'est-à-dire quels antiphlogistiques le malade peut supporter... »

« Le style de Broussais, comme celui des deux plus grands prosateurs de notre époque, ses deux compatriotes, Chateaubriand et Lamennais, est personnel et guerroyant. Tout comme on a appelé Lamennais l'abbé guerroyant, on pourrait appeler Broussais, le médecin guerroyant. Chaque ouvrage nouveau, chaque brochure nouvelle était à la lettre une déclaration de guerre ou une nouvelle entrée en campagne... Ce qui frappe dans le style de Broussais, c'est l'accent de conviction. S'il prend la plume, c'est qu'il y a de par le monde des *broussiens*, des ontologistes qui répandent de funestes doctrines; il faut les faire taire, il faut les livrer au mépris des contemporains et de la postérité... Broussais a une capacité d'intelligence et de logique médicale qui ne nous paraît exister à un aussi haut degré dans aucun des hommes d'aujourd'hui, ni dans aucun de ceux qu'il a eus à combattre et que la médecine a perdus. Il sait où sont les bases de la science, et il les sonde avec audace; il conçoit l'art médical dans toute sa généralité. »

PEISSE (*Article nécrologique, Gazette médicale, 24 novembre 1838*) : « Broussais a été, en médecine, un puissant agitateur plutôt qu'un grand réformateur, un chef d'insurrection dans la science, plutôt qu'un organisateur. Très-fort dans la critique, il faillit en grande partie à sa tâche dans la reconstruction. C'était une grande idée de dériver la pathologie de la physiologie; mais il n'en comprit pas bien lui-même toute la portée, et il la stérilisa par sa mesquine formule de l'irritation, reproduction déguisée de l'excitation de Brown, à laquelle il prétendit, par une généralisation des plus arbitraires, ramener tous les phénomènes de la vie, qui la débordent de toutes parts... Les titres de Broussais ne conserveront pas probablement dans l'avenir la valeur qu'ont paru leur accorder ses contemporains. Il en est un néanmoins qui ne sera jamais contesté : c'est d'avoir entrepris, avec la vive conscience de la nécessité et de l'importance de l'œuvre, une critique régulière des principes de la médecine, considérée comme science et comme art, et d'avoir essayé d'élever l'édifice médical sur une base rationnelle... Bien que la plupart des idées qu'il avait particulièrement combattues, et un moment renversées (l'humorisme, la spécificité, les diathèses, l'essentialité, etc.), aient reparu dans le *Credo* médical, il ne faudrait pas croire que son passage dans la science n'a pas laissé de traces. Ce qu'il avait abattu a été relevé, il est vrai, mais pas entièrement, ni sous les mêmes formes. La vieille médecine s'est reconstituée, mais non le vieil esprit médical. L'*hiatus* que Broussais a établi entre le passé et l'avenir de la science subsiste. C'est au cri poussé par Broussais que s'est produite cette longue agitation qu'on peut, si l'on veut, considérer comme une anarchie, mais qui n'en révèle pas moins la puissance de l'idée qui l'entretenait et de l'esprit qui lança cette idée. Si donc Broussais n'est pas resté un grand chef d'école, il fut certainement un puissant chef de parti, et il sera toujours dans l'histoire, à ce titre, un nom justement fameux, sinon un grand nom. »

BÉRARD (*Discours sur Broussais, prononcé à la séance publique de la Faculté de médecine de Paris, du 4 novembre 1839*) : « Broussais nomma sa doctrine *médecine physiologique*. L'auteur original de *Tristram Shandy* fait dire à l'un de ses personnages que les noms propres ont une influence mystérieuse sur la destinée humaine, et quelques médecins amis du paradoxe ont prétendu que le succès d'une doctrine pouvait être attaché au nom sous lequel on l'avait promulguée. A supposer qu'il en soit ainsi, le nom était habilement choisi. Ce n'était pas une idée neuve, à la vérité, que celle de rattacher la pathologie à la physiologie : un coup d'œil jeté sur l'histoire de la médecine montrerait en effet les systèmes les plus célèbres liés constamment à la doctrine physiologique de chaque époque, et n'en étant que la conséquence. Mais Broussais fondait la sienne sur une physiologie de meilleur aloi que celle des réformateurs qui l'avaient précédée; il était d'ailleurs le premier qui eût prononcé le mot de *médecine physiologique*, et l'on pouvait être séduit par la simplicité d'une doctrine qui, rattachant les phénomènes morbides aux mêmes actes qui constituent l'état de santé, montrait ainsi le passage de l'état physiologique à l'état pathologique... Nul n'a été plus vivement attaqué et plus énergiquement défendu que Broussais; mais l'heureuse direction qu'il a imprimée aux recherches des modernes en localisant les maladies le fait sortir de la ligne ordinaire des réformateurs... Comme écrivain, Broussais n'a presque pas de rivaux parmi les médecins. La clarté, le naturel, la vivacité, l'énergie, l'originalité, voilà les qualités dominantes de son style... Lorsque sa raison s'adresse à la nôtre, que son bon sens nous entraîne, ou que sa logique nous subjugue, telle est la lucidité constante de ce langage que la pensée de l'auteur nous apparaît avant que nous ayons songé à l'arrangement des mots qui l'expriment. C'est la réflexion qui nous fait apercevoir ce merveilleux talent d'écrire qui, chez Broussais, n'est point un art, mais un heureux don de la nature. Aussi de lui plus que de tout autre, on a pu dire : le style, c'est l'homme. L'élevation et la fécondité du génie, l'audace de la pensée, la roideur du dogmatisme, l'emportement d'un caractère irritable et fier, tout cela vit et respire dans ces pages que l'oubli ne saurait atteindre. »

BROUSSAISIE s. f. (brou-sè-zi — de *Broussais*). Bot. Genre d'arbrisseau, de la famille des saxifragées, comprenant une seule espèce, qui croît aux îles Sandwich.

BROUSSAISIE ou **BROUSSAISISTE** adj. (brou-sè-zi-ain, brou-sè-zi-ste — rad. *Broussais*, nom pr.). Qui appartient à Broussais ou à sa doctrine médicale : *Le système BROUSSAISIE*. *L'école BROUSSAISIE*. *Un médecin BROUSSAISIE*.

— s. m. Partisan de la doctrine médicale de Broussais : *Un BROUSSAISIE*.

BROUSSAISISME s. m. (brou-sè-zi-sme — rad. *Broussais*). Doctrine médicale de Broussais. *On ne reprend pas les formes évanouies du broussisme ou du BROUSSAISISME, mais on épouse le fond du système, l'idée de propriété vitale.* (Chauffard.)

— *Encycl.* V. *PHYSIOLOGIQUE (doctrine)*.

BROSSE s. f. (brou-se — du prov. *broussar*, cailler, en parlant du lait). Sorte de fromage frais ou de mets obtenu en chauffant et écrémant le lait. Il On dit aussi *recrute*.

— *Encycl.* La *brousse*, la *broussou* ou *brouço* des Provençaux, ou le *bruccio* des Corses, n'est pas, à proprement parler, un fromage, puisque, avant de la fabriquer, on enlève au lait son caséum, c'est-à-dire la substance propre, la base essentielle du fromage. Voici, d'après M. Gayot, de quelle manière doit se faire la *brousse* : « On prend le lait après qu'il a été caillé, on l'agite pour en séparer le caséum. Celui-ci est placé dans un moule et fera du fromage; la partie liquide d'où on l'a extrait servira à la préparation qui nous occupe. Le liquide recueilli contient le beurre, le sérum et le sucre, c'est-à-dire les matières les plus délicates du lait; elles y sont en proportions et en qualité nécessairement variables, suivant la valeur même du lait qui les fournit. On expose tout ce liquide à l'action du feu. L'ébullition opère comme une seconde coagulation moins épaisse et moins dense que la première, et les parties solides, qui, cette fois, contiennent la substance onctueuse et grasse du lait, montent à la surface comme une crème délicate, sorte de gelée légère et appétissante, qu'on enlève avec une écumoire à mesure qu'elle se forme et surnage. On la dépose dans un moule quelconque servant de filtre, dans lequel elle s'égoutte et refroidit en prenant une consistance homogène : alors la préparation est complète. Il faut manger au plus tôt et ne pas songer à conserver au delà d'un jour. »

Les *brousses* sont les mets chéris des Provençaux et des Corses. Pendant l'été surtout, l'en fait une immense consommation. Les riches y ajoutent du sucre ou de l'eau de fleurs d'orange et les mêlent aux fraises. Il est d'autant plus étonnant que la fabrication de la *brousse* ait été renfermée jusqu'à ce jour dans la Corse et la Provence, qu'elle ne nuit en rien à la quantité ni à la qualité du fromage, et que le petit-lait dont on l'a extraite n'en

conserve pas moins toutes ses propriétés pour l'usage ordinaire.

BROSSE, **BURSA** ou **BOURSE**, la *Prusa ad Olymum* des anciens, ville de la Turquie d'Asie, dans l'Anatolie, à 90 kilom. S. de Constantinople, à 35 kilom. S.-E. du petit port de Moudania, chef-lieu de pachalik; 73,000 hab., dont 11,000 Arméniens, 6,000 Grecs, et quelques centaines de juifs. Archevêchés grec et arménien; fabriques de satins rayés, de gazes, tissus de soie et de coton; commerce très-important de soie grège et soieries; station des caravanes qui, de Smyrne et d'Alep, se rendent à Constantinople. Brousse est bâtie sur le revers d'une montagne qui commande une belle plaine très-fertile; derrière la ville s'élève le *Keschik-Dagh*, l'Olympe des anciens, qui dresse sur un fond boisé et verdoyant ses rochers dénudés et ses cimes couvertes de neige. Le rocher qui porte la ville, et qui se termine en pente douce vers le S., est entouré de murailles revêtues de marbre blanc et percées de portes en briques. On attribue à Théodore Lascaris la construction d'une partie de ces murailles. Du côté du S., où la ville est très-accessible, s'élève un système complet de fortifications. Brousse possède cent quatre-vingt-dix-huit mosquées, parmi lesquelles nous citerons l'*Oulou-Djami*, le plus curieux des édifices religieux de cette ville. Cette mosquée est surmontée de nombreuses coupoles qui en forment la toiture. Sa forme est un vaste carré dont les côtés sont divisés en cinq parties, ce qui produit à l'intérieur vingt-cinq compartiments soutenus par des pilastres et couverts par vingt-quatre coupoles sur pendentifs. La salle centrale est surmontée d'une coupole hypèthre, c'est-à-dire percée à jour et fermée par un grillage. La pluie qui pénètre dans l'édifice est recue par un bassin où l'on nourrit des poissons. Les deux minarets, autrefois revêtus de faïences vertes, indiquent une mosquée impériale. L'*Oulou-Djami*, commencée par Murad I^{er}, continuée par Bayezid I^{er}, a été achevée par Mohammed I^{er}. Elle est bâtie en briques et en pierres de taille. La mosquée de Murad I^{er} et le *Médressé* méritent aussi d'être mentionnés. Les bains de Brousse, célèbres dans tout l'Orient et fréquentés déjà par les anciens, se trouvent à 3 kilom. de la ville, sur le versant septentrional de l'Olympe. Les anciens thermes ont disparu; les bains actuels sont au nombre de sept, tous alimentés par des sources chaudes. Leur disposition est celle des bains turcs en général. Brousse fut fondée par Prusias II, roi de Bithynie, et, dit-on, d'après les conseils d'Annibal, réfugié à sa cour. Cette ville, capitale de la Bithynie, passa sous la domination romaine en 75 av. J.-C., devint l'entrepôt commercial de Constantinople sous les empereurs byzantins, et prit à cette époque un très-grand développement. Tombée au pouvoir des Osmanlis en 924, elle fut momentanément replacée sous le pouvoir des empereurs d'Orient par les croisés; mais les musulmans la reprirent en 1325. Elle fut un moment occupée par les Mongols de Tamerlan, après la bataille d'Angora, à la suite de laquelle Bayezid I^{er} fut fait prisonnier. Brousse, ruinée par les Mongols, fut relevée par Mohammed I^{er}. Prise et pillée, en 1413, par Koraman, sultan d'Iconium, elle fut encore à diverses reprises ravagée par des incendies, surtout en 1801 et 1802. Enfin, en 1856, la troisième ville de l'empire ottoman fut en grande partie renversée par un terrible tremblement de terre, dont on a depuis réparé les désastres.

BROSSE (Joachim BERNIER DE LA), poète et juriconsulte français du XVII^e siècle. Il cultiva la poésie, tout en s'adonnant à la jurisprudence, et composa des odes, des berges, des tragédies : les *Amours d'Hélène*, de *Thysé*, de *Chloris* et de *Marphise*, etc. Ses *Œuvres poétiques* ont paru à Poitiers (1618).

BROSSE (Pascal-François DE LA), juriconsulte français du XVII^e siècle, a écrit sous le titre de : *Pro Clemente Vo pontifice maximo vindicia, seu de primatu Aquitanie dissertatio* (1657, in-4°), et un traité plein de savantes recherches sur la Guyenne.

BROSSE DES FAUCHERETS (Jean-Louis), auteur dramatique. V. DESFAUCHERETS.

BROUSSEL (Pierre), conseiller au parlement de Paris, qui vivait dans la seconde moitié du XVII^e siècle. Il acquit une grande popularité par son opposition au parti de la cour sous la régence d'Anne d'Autriche. Son arrestation, en 1648, amena dans Paris une nouvelle journée des barricades. L'année suivante, il fut, sur la demande du parlement, nommé gouverneur de la Bastille, dont le peuple s'était emparé, puis prévôt des marchands en 1652. Il tomba dans l'oubli après les troubles de la Fronde.

BROUSSIER (J.-B., comte), général, né en 1766 à Ville-sur-Saulx, près de Bar-le-Duc, mort en 1814. Capitaine d'un bataillon des volontaires de la Meuse en 1791, il fit la campagne de Belgique, servit ensuite aux armées de Sambre-et-Meuse et d'Italie, contribua à la prise de Naples sous Championnet, fit partie de l'expédition de Rome, assista à la bataille de Marengo, fut gouverneur de Milan, Parme et Plaisance, de 1801 à 1803, se couvrit de gloire à Wagram et dans la campagne de Russie, et mourut d'apoplexie au moment où les faveurs de Louis XVIII^e allaient peut-être ternir cette brillante carrière.